

FEUILLETS
ÉCONOMIE POLITIQUE MODERNE

Bruno Tinel

« À quoi servent les patrons ? »
Marglin
et les radicaux
américains

suivi de :

À quoi servent les patrons ?
Origines et fonctions de la hiérarchie
dans la production capitaliste
de
Stephen Marglin
Traduction par Bruno Tinel

ENS EDITIONS
2004

1

Introduction

V oici une trentaine d'années, l'*entreprise* était exécutée par une bonne partie de la gauche. Depuis vingt ans, les mêmes acteurs en font au contraire l'apologie¹. Aussi, il peut sembler aujourd'hui quelque peu déplacé de se demander, comme le faisait Stephen Marglin au début des années 1970 : mais au juste, à quoi servent les patrons ? Pourquoi, dans les entreprises, le travail est-il divisé entre certains individus spécialisés dans la décision et le commandement, et d'autres qui le sont dans l'exécution ? Cette interrogation fleure le gauchisme de jadis. Pour cette raison, certains la jugeront grossière. Pourtant, celui qui cherche à y répondre sera étonné du manque de matériaux proposés par les économistes.

C'est un paradoxe : figure centrale de l'économie, l'entreprise est restée longtemps une *terra incognita* pour les économistes. Il a fallu attendre le milieu des années 1970 pour que survienne une véritable explosion du nombre des publications portant sur la « théorie de l'entreprise ». Malgré ce déferlement, où l'on apprend que l'entrepreneur jouerait un rôle fondamental pour faire face aux « imperfections de l'information », pour « assumer le risque », pour trouver les contrats permettant « d'inciter » correctement des salariés paresseux, ou encore pour réduire des « coûts de transaction » de toutes sortes, le lecteur reste un peu sur sa faim. En effet, dans la quasi-totalité de ces publications, l'utilité d'une hiérarchie autoritaire, réglant les rapports de subordination dans l'entreprise, est en réalité un postulat de départ. Pour cette raison, la question posée par Marglin dans un texte fameux, voilà plus de trente ans, reste toujours d'actualité.

1 Cette évolution a été analysée d'une manière particulièrement intéressante par Jean-Pierre Le Goff dans deux ouvrages qui se complètent : *Le mythe de l'entreprise*, 1992 (seconde édition 1995), Paris, La Découverte et *Mai 68, l'héritage impossible*, 1998, chez le même éditeur.

Durant les années 1970 aux États-Unis, un article de Stephen Marglin a joué, avant même sa publication, le rôle d'un véritable porte-drapeau pour l'économie politique radicale, dont il concentrait tous les thèmes par un savant mélange. Bizarrerie de l'histoire, en 1973 il est publié pour la première fois sous la forme d'une traduction abrégée en français, intitulée « Origines et fonctions de la parcellisation des tâches. À quoi servent les patrons? », dans un ouvrage collectif coordonné par André Gorz². Rédigé durant l'été 1970, ce texte a tout d'abord beaucoup circulé sous la forme d'un document de travail de l'université de Harvard, daté de 1971. Il sera publié pour la première fois dans son intégralité et en anglais seulement en 1974 dans la *Review of Radical Political Economics*³.

Ce texte a ensuite fait l'objet de nombreuses réimpressions, partielles ou totales, en langue anglaise⁴. En revanche, depuis l'épuisement du livre édité par André Gorz, il n'est plus disponible en français. Le présent ouvrage vient combler ce manque par une nouvelle traduction qui restitue le texte dans son intégralité. Car la version proposée par Gorz en 1973 omettait certains passages. Les uns portaient sur des développements concernant la théorie néoclassique et d'autres sur le rôle des avances sur salaire. Enfin, plus singulières, les neuf dernières pages de l'article original, demeurées absentes dans la première traduction française, sont relatives, d'une part, à une relecture de la thèse défendue par Marc Bloch dans son « Avènement et conquête du moulin à eau » et, d'autre part, aux débats ayant eu lieu en Union soviétique à propos de la collectivisation des terres.

Arborant un titre provocateur et délicieusement désuet, l'article de Marglin pose des questions de fond qui ont nourri, durant les années 1970 et au début des années 1980, le débat académique entre le courant dominant et l'extrême-gauche américaine sur les origines et les fonctions de la hiérarchie dans l'entreprise⁵. Plus ou moins explicitement, les

2 Voir André Gorz éd., *Critique de la division du travail*, 1973, Seuil (Points), publié en anglais l'année suivante aux États Unis; la traduction en français du texte de Marglin était de Marie-France Lacoue-Labarthe.

3 Stephen A. Marglin « What do bosses do? The origins and functions of hierarchy in capitalist production » *Review of Radical Political Economics*, 6 (2), été 1974, p. 60-112.

4 Le texte est notamment reproduit dans les ouvrages suivants : A. Giddens et D. Held éd., *Classes, Power and Conflict. Classical and Contemporary Debates*, Macmillan, 1982; L. Putterman éd., *The Economic Nature of the Firm, a Reader*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986; S. Bowles et R. Edwards éd., 1990, *Radical Political Economy*, vol. I.

5 Pour une mise en perspective de quelques débats entre le courant dominant et les radicaux, voir Bruno Tinel, *Origines et fonctions de la hiérarchie : trente ans de débats*,

néoclassiques ont tenté de donner une réponse à la question posée par Marglin. La théorie de l'équilibre du producteur – c'est le terme qui désigne la théorie néoclassique de l'entreprise – ne donne aucune information sur la manière dont la production s'organise, c'est-à-dire sur la division du travail à l'intérieur de l'entreprise. Telle est l'une des insuffisances pointées par les détracteurs de cette approche. Qui fait quoi et selon quels principes ? Il y a trente ans, la théorie néoclassique était incapable de tenir le moindre discours sur ce thème. Ayant laissé, durant des années, l'étude de l'organisation de la production à d'autres disciplines telles que la sociologie, la gestion ou les sciences de l'ingénieur, elle n'avait tout simplement rien à dire à ce sujet. Épinglée par Marglin, cette posture était symbolisée par une provocante formule, restée célèbre, que l'on doit à Samuelson : « Dans un marché parfaitement concurrentiel, peu importe qui embauche qui : disons que c'est le travail qui embauche le "capital" ». ⁶ Au mieux se contentait-on de vanter les mérites de la division du travail en répétant les trois avantages qu'Adam Smith avait formulés à la suite de sa fameuse description de la manufacture d'épingles. Après tout l'organisation de la production ne posait pas de problème : Marx lui-même ne semble-t-il pas souscrire à l'analyse de Smith dans le chapitre XIV du *Capital* ? Les Soviétiques n'avaient-ils pas décidé, dès les années 1920, d'organiser leurs unités de production de la même manière que celle en vigueur dans les grandes entreprises capitalistes ? Seule l'organisation du *système* dans son ensemble avait fait l'objet de débats entre les économistes, l'organisation de la production à l'intérieur même des entreprises devant plus ou moins découler de facteurs purement techniques, puisqu'elle était semble-t-il plus ou moins identique quel que soit le système. L'article de Marglin est tout simplement venu balayer cette idée reçue : les déterminants de la division du travail, y compris entre décision et exécution, ne sont pas purement techniques.

L'article de Marglin, au milieu des torrents de papier imprimés chaque année, appartient au cercle très restreint des écrits *qui restent*. Il devenait donc urgent de rendre ce classique à nouveau disponible en

1968-1998, thèse, Université Lyon 2, Centre Walras, 2000 ; « Hiérarchie et pouvoir en microéconomie : histoire d'un dialogue houleux entre le courant radical et le *mainstream* », *Économies et sociétés*, série (Economia, Histoire de la pensée économique, PE, n° 32, 11-12, 2002, p. 1789-1821 et « Que reste-t-il de la contribution d'Alchian et Demsetz à la théorie de l'entreprise ? », *Cahiers d'économie politique*, 2004, n° 46, p. 67-89.

6 Paul Samuelson, « Wages and interest : a modern dissection of marxian economics », *American Economic Review*, 47 (6), 1957, p. 894.

français non seulement pour les économistes mais aussi pour les philosophes, les sociologues, les historiens et même pour un plus large public. Aujourd'hui en économie, la question soulevée par Marglin demeure posée, ainsi qu'en témoignent des publications récentes⁷. En outre, le réexamen critique du lien entre division du travail et spécialisation chez Smith intéressera des disciplines, comme la philosophie et la sociologie, dans lesquelles, de la Grèce ancienne à Durkheim, la notion de division du travail joue un rôle central. Pour leur part, les historiens de la révolution industrielle trouveront dans le texte de Marglin matière à réflexion concernant les liens entre développement économique et changement technique : le développement du machinisme a-t-il permis l'avènement de la fabrique ou bien plutôt l'inverse ? Enfin, au moment où la contestation du nouvel ordre capitaliste mondial semble s'éveiller, le lecteur non spécialiste, qu'il soit militant ou simple citoyen, « pro- » ou « anti- »mondialisation, trouvera dans l'essai de Marglin de quoi alimenter sa réflexion sur le caractère inéluctable ou non de l'actuelle organisation sociale de la production.

La première partie de cet ouvrage replace l'article de Stephen Marglin dans son contexte intellectuel. Les principales idées défendues par cet auteur sont tout d'abord discutées. Puis, après un bref rappel des circonstances intellectuelles, sociales et politiques dans lesquelles a émergé la « nouvelle gauche », il est montré que l'économie politique radicale est la traduction, dans le champ académique, des idées portées par le mouvement social contestataire, né au début des années 1960 sur les campus californiens. En effet, les radicaux ont cherché à s'imposer dans les domaines à la fois de l'enseignement et de la recherche. Leurs principales orientations théoriques et doctrinales sont présentées ; la manière dont celles-ci sont reçues par le courant dominant est aussi examinée. Enfin, dans la dernière partie, les grandes lignes de la théorie radicale de la segmentation sont exposées en insistant sur quelques travaux particulièrement significatifs.

7 Voir par exemple Raghuram Rajan et Luigi Zingales, « Power in a theory of the firm », *Quarterly Journal of Economics*, mai 1998, p. 387-432.

3

Le contexte historique et social dans lequel a émergé le courant radical

L'économie politique radicale (*radical political economics*, RPE) dont l'article de Stephen Marglin représente l'une des plus fameuses contributions, est avant toute chose la traduction, dans la sphère académique, des mouvements sociaux, culturels et politiques qui ont composé la « nouvelle gauche » nord-américaine au cours des années 1960. La diversité et les contradictions qui ont travaillé la jeunesse de gauche durant près de dix années au sein des organisations étudiantes, telles que le Students for a Democratic Society (SDS), se retrouveront ensuite durant les années 1970 et 1980 dans l'économie politique radicale. Comprendre l'économie politique radicale nécessite donc un détour par l'histoire sociale américaine.

Durant les années 1950, malgré la persistance de la pauvreté, l'Amérique communie dans l'idéologie d'une « société d'abondance » composée uniquement de classes moyennes aspirant au même succès matériel et aux mêmes valeurs morales¹. Le seul vrai problème serait extérieur : la menace communiste qu'il conviendrait de combattre partout dans le monde, d'où l'engagement au Vietnam.

Ironie de l'histoire, les problèmes que connaîtront les États-Unis durant les années 1960 seront au moins autant intérieurs qu'extérieurs. À partir de 1964, le développement d'un mouvement contestataire multiforme, désigné par le terme *The Movement*, contribuera au « grand

1 Les lignes qui suivent s'inspirent d'André Kaspi, *Les Américains 2. Les États-Unis de 1945 à nos jours*, Paris, Seuil (Points Histoire), 1986 et surtout Marie-Christine Granjon, *L'Amérique de la contestation. Les années 60 aux États-Unis*, Paris, Presses FNSP, 1985, ouvrage remarquable, le plus complet sur la question en français.

chambardement » de la société américaine. Et c'est précisément contre la guerre du Vietnam que se réuniront les différentes sensibilités protestataires. La guerre du Vietnam a été la principale thématique à propos de laquelle les discours se sont cristallisés, ce qui a sans doute contribué à donner force et cohérence au *Movement*. Sans ce front commun dénonçant l'impérialisme américain, ce véritable amplificateur du phénomène protestataire, l'aspect contradictoire et hétéroclite de la contestation en aurait probablement très tôt limité la portée.

Les trois formes de radicalisme

Quel était le contenu de la protestation dans les années 1960 aux États-Unis ? Pour y répondre, il convient notamment d'identifier ses différentes composantes. Le mouvement Noir fut un modèle pour les autres groupes contestataires : Indiens et autres minorités ethniques, féministes, hippies et contre-culture, jeunes et étudiants radicaux. Ces multiples manifestations de protestation ont fait l'objet de diverses appellations, notamment : nouveau radicalisme, *new radicalism*, ou nouvelle gauche, *new left*. Marie-Christine Granjon définit le radicalisme comme « une remise en cause de l'ordre établi, par la critique sociale ou l'action revendicative, au nom de valeurs égalitaires, démocratiques et progressistes » (Granjon, 1985, p. 19). Le radicalisme américain se différencie du libéralisme en ce que « les radicaux, soucieux d'aller à la racine [*radix*] des choses estiment nécessaire et inévitable de modifier [...] le cadre légal et institutionnel » (*ibid.*). Selon ce même auteur, cette sensibilité politique rassemble trois types de protestation qui se retrouvent dans les mouvements Noir et féministe des années 1960 aux États-Unis : le radicalisme moral, la contestation modérée et la gauche d'obédience socialiste.

Plus réformiste que révolutionnaire, le radicalisme moral est à la fois idéaliste et individualiste. Il remonte aux contestations politico-religieuses, fondées sur l'autonomie et l'inviolabilité de la conscience individuelle, qui eurent lieu dans les colonies puritaines du Massachusetts au XVII^e siècle. Ce type de radicalisme est parmi les plus anciens et les plus caractéristiques de la tradition américaine. Il se distingue par son pacifisme et son anti-autoritarisme. Il manifeste en effet une hostilité envers toute forme d'organisation centralisée. Son exigence existentielle pousse chaque individu à conformer sa manière de vivre à ses professions de foi. Anti-intellectuel et a-idéologique, voire apolitique, le radicalisme moral

ignore la lutte des classes et voit au contraire dans la libre association des bonnes volontés individuelles le moteur de la transformation sociale, d'où une dévalorisation de l'analyse du réel au profit d'un engagement physique immédiat en vue d'accomplir une action exemplaire. Pour ces raisons, par l'association volontaire et le consentement réciproque constamment renouvelés, l'utopie communautariste, inspirée notamment des socialistes européens, a marqué le radicalisme moral dès le début du XIX^e siècle.

Autre composante, le radicalisme modéré représente le type de contestation le plus influent de l'histoire américaine. Il défendait initialement les petits paysans et les ouvriers, essentiellement sous la forme de partis politiques ou de syndicats de travailleurs. Légaliste et électoraliste, ce réformisme parfois populiste, qui fut un temps nommé progressisme, s'est systématiquement soit effacé une fois parvenu au pouvoir, comme dans les cas du jeffersonisme et du jacksonisme, soit fondu avec une certaine facilité dans l'un des deux grands partis existants.

Enfin, troisième élément du radicalisme américain, la gauche socialiste s'est surtout développée à partir du dernier quart du XIX^e siècle, en réaction à la dégradation de la condition ouvrière induite par l'essor du capitalisme. La gauche socialiste est composée de trois courants. Relativement hétérogène, le socialisme *yankee*, qui naît au début du XX^e siècle avec le Parti socialiste, s'adresse davantage à des populations rurales qu'au prolétariat industriel. Davantage antimonopoliste qu'anticapitaliste, il est au départ moins marxiste que populiste et réformateur, toutefois cette tendance s'inversera partiellement au lendemain de la Première Guerre mondiale, ce qui conduira à son éclatement. Seconde composante de la gauche socialiste, l'anarcho-syndicalisme représenté par les Industrial Workers of the World (IWW), fondé en 1905, serait « l'un des plus authentiques mouvements prolétariens révolutionnaires de l'histoire des États-Unis » (Granjon, 1985, p. 46). Défendant les intérêts des plus faibles, c'est-à-dire des travailleurs journaliers, des femmes et des Noirs, les IWW subirent une répression violente à partir de 1917 et déclinerent. Enfin, troisième et dernier élément de la gauche socialiste américaine, le marxisme-léninisme est revendiqué par le Parti communiste américain (PCA), membre de la III^e Internationale. Le PCA connaîtra son essor durant les années 1930 et culminera au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, y compris dans le syndicalisme par son poids dans le Congress for Industrial Organization, mais il ne parviendra pas à s'imposer parmi les masses populaires.

Le mouvement protestataire dans les années 1960 et la nouvelle gauche

Quels sont les signes avant-coureurs de la protestation des années 1960 aux États-Unis ? Au cours des années 1950, le Mouvement, comme forme d'action collective, est inexistant. Embryonnaire et fragmentée, la critique sociale subsiste, mais son écho reste limité. En particulier, cette période est marquée par la résurgence du mouvement Noir, l'apparition des beatniks et un très timide éveil des campus universitaires.

Sur le plan intellectuel et universitaire, c'est en Angleterre que l'on trouve les prolégomènes d'un mouvement étudiant, avec la création en 1956 des revues *Universities and Left Review*, à Oxford, et *The New Reasoner*, dans le Yorkshire. En 1960, ces deux périodiques fusionnent pour donner *The New Left Review*, dont le succès et le rôle contestataire s'avèrent par la suite importants. Aux États-Unis, la critique marxiste, incarnée notamment par la *Monthly Review* de Paul Baran et Paul Sweezy, est extrêmement minoritaire. William Appleman Williams, professeur à l'université du Wisconsin, est l'un des essayistes critiques les plus influents sur le courant étudiant en germe. En 1959, ses étudiants et disciples fondent un club socialiste dont le succès amène à la création d'une revue, *Studies on the Left*. Pour ces étudiants, il s'agit ni plus ni moins que de participer « au développement d'une théorie capable de stimuler l'émergence d'un nouveau mouvement révolutionnaire aux États-Unis »². En 1958, émergent aussi quelques groupes sur les campus de Chicago et Berkeley.

Si les années 1950 sont consensuelles, au contraire les années 1960 sont le théâtre d'une permanente agitation sociale, voire révolutionnaire. Des courants protestataires très variés, qui jusque-là sont restés confidentiels ou tout au moins circonscrits, prennent une ampleur sans précédent et se conjuguent un temps entre eux pour donner l'illusion d'un véritable mouvement protestataire d'ensemble.

La contestation aux États-Unis revêt, dès le départ, une double dimension : politique et culturelle. À travers notamment les phénomènes hippie et psychédélique, la contre-culture, héritière de la *beat generation*, s'est diffusée selon une logique qui lui fut propre. Toutefois,

2 Cité par Granjon, 1985, p. 144.

elle a aussi profondément imprégné les militants de la nouvelle gauche qui très tôt ont porté cheveux longs et tenues vestimentaires décontractées, pour s'en tenir uniquement à cet aspect. La porosité entre contestation culturelle et politique a été favorisée par le radicalisme moral qui fut la matrice de l'un et l'autre.

Avec le mouvement Noir, la nouvelle gauche, portée plutôt par la jeunesse blanche initialement sur les campus, fut le principal moteur de la contestation aux États-Unis durant les années 1960. Son émergence résulte notamment de l'engagement de jeunes Blancs des grandes villes du nord dans le mouvement pour les droits civiques. Ne voulant pas se contenter d'apporter un simple concours financier au Student Nonviolent Coordinating Committee (SNCC)³, dont les postes importants sont occupés par des Noirs, certains étudiants participent aux *sit-in* organisés dans les villes du Nord et aux *freedom rides*⁴ vers les états du Sud. Ce sont tout d'abord les pacifistes du Student Peace Union qui occupent le devant de la scène pour soutenir le mouvement pour les droits civiques mais aussi s'opposer aux essais nucléaires. Dès le début des années 1960, cette agitation qui s'étend conduit à l'émergence de nombreux groupes dans les grandes universités américaines et à la création de nouvelles revues : *New University Thought* (Chicago, 1960), *The Activist* (Oberlin, 1960), *Root and Branch* (Berkeley, 1962), etc. La mobilisation a lieu autour de thématiques variées : abolition de la peine de mort, suppression des cours de formation militaire obligatoire à l'université, respect et extension des libertés civiles, neutralité à l'égard du régime castriste, liberté de parole sur les campus. C'est à propos de ce dernier point qu'émerge le Free Speech Movement (FSM) à Berkeley à l'automne 1964. En octobre 1959, l'économiste libéral Clark Kerr, alors président de l'université de Californie, avait refusé d'accorder une zone de libre parole où

- 3 Créée en octobre 1960 à Atlanta, cette organisation est le fer de lance du mouvement Noir. Au départ multiraciale, elle est à cette époque intégrationniste et légaliste. Le SNCC affiche alors un esprit anti-hiérarchique où l'action militante est fondée en premier lieu sur l'autonomie individuelle et l'hostilité au *leadership*, par des décisions prises à l'unanimité. Dans la longue tradition du radicalisme moral, le SNCC refuse initialement toute référence aux idéologies constituées. Durant la seconde partie des années 1960, la radicalisation du mouvement Noir se traduit par la montée du séparatisme et de l'action armée au sein même du SNCC.
- 4 Jeunes Noirs et Blancs du Nord bravaient la ségrégation et soutenaient la lutte du SNCC en prenant place dans un même autobus pour un voyage vers le Sud. Très peu de ces convois sont parvenus sans encombre à leur terme : arrêtés en cours de route par des militants racistes, les jeunes passagers des *freedom rides* étaient ensuite généralement passés à tabac.

les étudiants pourraient s'exprimer sans en aviser les autorités universitaires. Ce refus donna le coup d'envoi à des confrontations répétées entre étudiants et représentants de l'ordre à la fois sur le campus mais aussi en dehors. Ces heurts firent de la baie de San Francisco l'avant-garde de la contestation étudiante dans les premières années de la décennie. Cette agitation donnera lieu à la création du FSM, qui obtiendra gain de cause dès janvier 1965.

Au fil de ces premières années de contestation, le Students for a Democratic Society (SDS), une petite organisation de jeunesse social-démocrate qui végétait jusqu'alors, s'est peu à peu imposé comme le lieu privilégié de rencontre et de réflexion de la nouvelle gauche spontaniste et libertaire. En son sein, se concurrencent deux tendances : autour de Al Haber, le *campus organizing* cherche à promouvoir de nouveaux modèles théoriques en insistant sur la dimension nécessairement intellectuelle du renouvellement de la gauche radicale, car pour ce courant le sens doit précéder l'action ; autour de Tom Hayden, le *community organizing* considère au contraire que l'action prime sur la réflexion et prône une implication directe dans les communautés auprès des déshérités tout désignés que sont les Noirs et les pauvres. Cette seconde tendance, profondément ancrée dans le radicalisme moral, est rapidement majoritaire au sein du SDS. Anti-intellectuel par essence et se voulant a-idéologique, le *community organizing* consiste en un activisme de courte vue qui repose sur le sentiment de culpabilité du riche vis-à-vis du pauvre et du Blanc vis-à-vis du Noir. Dans la perspective de l'individualisme moral, l'action immédiate, consistant à abandonner ses études et son milieu social pour « être présent » dans les ghettos, est rédemptrice du péché d'être né dans une famille blanche plus ou moins aisée. Ce moralisme outrancier des activistes est considéré par les tenants minoritaires du *campus organizing* comme le principal obstacle à l'émergence d'une véritable force politique radicale. Pour ces derniers, il est nécessaire de réfléchir à un modèle différent de ceux dont se prévalait la vieille gauche : le marxisme et le socialisme n'ayant pas réussi à prendre le pouvoir se seraient effondrés, quant au libéralisme, il aurait servi l'immobilisme et contribué au maccarthysme. Le libéralisme est toutefois moins mis en cause que les libéraux eux-mêmes, lesquels auraient trahi leurs idéaux en tolérant la pauvreté, le racisme et la censure. Les tenants de la nouvelle gauche prennent à la lettre le rêve américain. Ils entendent inventer une nouvelle théorie, associée à une nouvelle idéologie, destinée à dépasser le positionnement moral et à accomplir immédiatement la promesse,

inscrite dans la déclaration d'indépendance américaine, de la liberté pour chacun.

La nouvelle gauche développe une critique libertaire de l'ordre existant dont le thème dominant concerne la perte de pouvoir que subirait chaque individu sur sa destinée. Cette *aliénation* est imputée à l'élite au pouvoir (*power elite*), à l'*establishment*, à la minorité dirigeante qui contrôle sans partage la bureaucratie, les grandes entreprises, le secteur militaire et d'une manière générale toute hiérarchie centralisée. Face à ces maux, la nouvelle gauche souhaite réformer le système en vue de rendre la démocratie réellement participative. Un contrôle direct, par les gouvernés, des pouvoirs chargés de faire exécuter les règles élaborées collectivement doit assurer l'autonomie de la personne. Le thème de l'autonomie est systématiquement associé à celui de la communauté. La personne autonome est supposée par essence altruiste et posséderait donc le sens de la solidarité et de la fraternité. Ce préjugé, véritable axiome pour la nouvelle gauche, fonde le mythe d'une communauté où la transparence serait complète. Réalisée par l'instauration de la participation de chaque individu à tous les niveaux de la vie sociale, la communauté permettrait l'accomplissement total de la personne.

Au début de la contestation, en 1961 et 1962, la nouvelle gauche est dominée de façon écrasante par le radicalisme moral, modéré et réformiste, dont les préoccupations concernent essentiellement des questions éthiques et humanitaires. Son mode d'action demeure non violent. Le SDS, qui refuse la notion d'avant-garde éclairée, privilégie alors une organisation décentralisée (*grass-roots organization*) où les décisions sont prises par consensus (*let the people decide*). En 1963 et 1964, peu à peu, les militants étudiants réalisent que les libertés individuelles ne peuvent être séparées de la question économique et sociale. La thématique modérée des premiers temps est alors débordée par une mise en cause prudente de l'organisation socio-économique. Mais la nouvelle gauche demeure encore incapable d'une stratégie politique concertée. Une minorité d'intellectuels considère alors que l'impuissance politique de la nouvelle gauche résulte de son inconsistance idéologique. Considéré comme le principal obstacle à sa cohérence intellectuelle, le tabou du socialisme doit être levé. À partir de 1964, les préoccupations des radicaux convergent avec celles de certains penseurs néomarxistes.

À partir de 1965, le mouvement contre la guerre du Vietnam donne lieu à une remise en question du « Système » de plus en plus radicale et à des affrontements récurrents avec les forces de l'ordre. La contestation se

durcie et se diversifie. Au printemps 1967, le mouvement contre la conscription, appuyé par Martin Luther King, atteint son apogée : les manifestations se multiplient, des livrets militaires sont brûlés en public et les grèves étudiantes sont de plus en plus nombreuses. Durant l'été et l'automne de cette même année, des manifestations dans les grandes villes (New York, Washington, Detroit, etc.) dégénèrent régulièrement en affrontements violents avec la police, ce qui donne lieu à de très nombreuses arrestations. Le 21 octobre, près de 100 000 personnes se retrouvent devant le Pentagone pour manifester leur opposition à la guerre et à l'impérialisme américain. Il restera de ce rassemblement l'image célèbre de manifestants déposant des fleurs dans les canons des fusils que les soldats dressent contre eux. L'assassinat de Martin Luther King sera suivi d'affrontements directs avec les forces de l'ordre, impliquant des membres du SDS. Ces manifestations violentes auront surtout lieu dans les grandes villes du Nord-Est. Fin avril 1968, le SDS organise le Ten Days of Resistance pour protester, par des manifestations et des grèves, contre la guerre. À l'université de Columbia (New York), les étudiants en grève occupent les locaux durant dix jours. Ceci se soldera par une bagarre extrêmement violente avec la police qui fera de Columbia le symbole d'une offensive générale des étudiants contre le « Système ». Il y aura plus de 200 blessés et 700 arrestations. La presse présente alors le SDS comme une organisation révolutionnaire de plus en plus radicalisée et menaçant l'ordre social. L'Educational Testing Service a recensé 3 463 manifestations en 1967-1968, dont 2 000 au cours du seul printemps 1968 !

Au cours de cette période de radicalisation du mouvement étudiant, le SDS se trouve dans une situation de plus en plus paradoxale. À mesure qu'il recrute et que les grands médias nationaux braquent l'attention sur lui, différentes tendances apparaissent et font naître des clivages. Ce fractionnement ira jusqu'à la paralysie puis, à partir de 1969, à l'éclatement et à la décomposition.

Durant les années 1965 et 1966, le SDS s'en prend au *corporate liberalism* et au *corporate state*. Les monopoles publics sont accusés d'accaparer le pouvoir et de priver le citoyen de sa responsabilité. Aussi, les militants protestataires réclament des réformes orientées vers davantage de participation mais ne s'interrogent pas pour autant sur le socialisme. Malgré un certain durcissement, les revendications demeurent à la fois réformistes et vagues. Peu à peu, durant les années 1967 et 1968, s'impose l'idée que la réalisation de cet objectif de participation nécessite une révolution. Les militants étudiants reprennent de plus en plus la critique

marxiste de l'impérialisme américain et du capital monopoliste. L'idée du socialisme fait son chemin à tel point que le courant libertaire réformiste, à l'origine de la nouvelle gauche, sera évincé de la direction du SDS en 1968 par une équipe se revendiquant ouvertement du communisme révolutionnaire. Les événements de Columbia marquent la fin de la période libertaire réformiste et le début de l'appel au socialisme. Cette nouvelle équipe sera elle-même contestée dès le départ par une forte minorité maoïste issue du Progressive Labor Party (PLP), dont l'influence est allée croissante à partir de 1966. Ce sont les affrontements et la surenchère entre ces groupes de l'ultra-gauche, coupés de la base, au sein du bureau du SDS qui conduiront à l'éclatement de l'organisation deux ans plus tard et même à l'entrée dans la clandestinité d'une poignée de militants. Durant l'année 1968, la violence des affrontements associée au nombre élevé des arrestations a contribué à persuader les dirigeants du SDS qu'ils étaient passés de la résistance au « Système » à l'offensive révolutionnaire contre le « Système » ! Les journées de grève et de manifestations que l'organisation étudiante tente d'impulser à l'automne sont un échec. Intoxiquée par le jeu de miroirs produit par une presse conservatrice qui exagère l'influence des radicaux, une minorité d'activistes a alors l'illusion que les masses sont derrière elle. Les différentes fractions qui composent la direction du SDS se révèlent incapables de voir que l'atmosphère d'intolérance sectaire et d'excommunication permanente fait fuir les éventuels sympathisants, dont les attitudes demeurent spontanéistes.

Table

1. Introduction	7
2. La contribution de Stephen Marglin : le refus du déterminisme technique	11
3. Le contexte historique et social dans lequel a émergé le courant radical	33
4. Création et essor de l'Union for Radical Political Economy	43
5. Théorie de la segmentation : l'apogée du courant radical	63
6. Conclusion	85
7. Bibliographie	87
A quoi servent les patrons ? Origines et fonctions de la hiérarchie dans la production capitaliste Stephen Marglin	95